

LA

RENAISSANCE

JOURNAL POLITIQUE

ABONNEMENTS

Un An. 10 fr.
Six Mois. 5 »
ENVOI FRANCO PAR LA POSTE
Etranger. Port en sus

ADMINISTRATION

Tout ce qui concerne l'Administration
Abonnements, Articles d'argent
Doit être adressé à M. A. ALRICY
Imprimerie Labaume, cours Lafayette, 5

RÉDACTION

Adresser les communications
A M. COSTE-LABAUME, Directeur
Cours Lafayette, 5, Lyon
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

ANNONCES

Fermier général : V. FOURNIER
Directeur de l'AGENCE DE PUBLICITÉ
Rue Confort, n° 14
LYON

FRANC-PARLER

Pouvait-il en être autrement ? Après une séance mouvementée, tourmentée et agitée des vociférations familières aux députés de la droite, l'interpellation sur les menées cléricales a eu son dénouement prévu.

Déclaration de M. Jules Simon, qu'il saurait faire respecter les droits de l'Etat contre l'émule ultramontaine ;

Attitude vigoureuse et résolue de la majorité du parlement contre les extravagances d'un fanatisme qui ne craint pas de mettre sous les pieds les intérêts les plus chers et les plus immédiats du pays.

Telle est la double conclusion qui ressort de la séance de jeudi ; tel est le démenti éclatant infligé par l'Assemblée aux manifestations effrontées du cléricalisme, aux manœuvres d'une secte anti-patriotique et anti-nationale.

Reste l'ordre du jour que nous ne connaissons pas encore, mais qui ne peut manquer d'être la consécration énergique de ces débats.

C'est bien, mais ce n'est pas tout. Il s'agit maintenant de mettre en pratique ces belles résolutions, de donner une action efficace à ces déclarations ministérielles que nous applaudissons volontiers, mais que nous applaudirons bien plus fort lorsqu'elles seront entrées dans le domaine des faits.

Les paroles sont excellentes, mais les actes valent mieux, et l'opinion publique attend avec impatience la preuve ef-

fective et palpable que les déclarations du chef du cabinet ne sont pas simplement des phrases de rhétorique.

Jusqu'à ce jour, en effet, M. Jules Simon a pu donner lieu par la mollesse de son attitude à des soupçons de cette nature ; on a pu croire que ses affirmations plus ou moins énergiques, plus ou moins pompeuses, cachaient le vide du fond sous l'enflure de la forme et sous la solennité du geste.

« Je suis profondément républicain, « Je ne céderai pas une parcelle du « pouvoir. »

C'était admirable comme mouvement oratoire, mais tant d'éclat eût demandé plus de solidité. On cherchait vainement la profondeur de ce républicanisme, on se demandait des renseignements sur cette énergie autoritaire à peine capable de mener à bien un mouvement sous-préfectoral. On se disait en langage familier : tous ces grands mots seraient-ils de la... blague ?

Le moment est venu de montrer l'injustice et la fausseté de ces insinuations ; le moment est venu de prouver que les affirmations portées hier à la tribune, que les paroles prononcées devant le pays inquiet, ne sont pas des affirmations creuses, ne sont pas de ces paroles qu'emporte le vent.

En dépit des protestations calculées de deux ou trois évêques pris de remords tardifs, en dépit des cris d'innocence poussés par les journaux ultramontains qui témoignent d'une candeur par trop naïve, — croyez bien que l'agitation cléricale ne s'arrêtera que si elle se sent sérieusement matée.

Croyez bien que M. Thomas Casimir et ses élèves ne mettront une sourdine à leurs épîtres violentes et à leurs man-

dements rageurs que s'ils se voient menacés non plus de lettres confidentielles et respectueuses, mais de mesures sortant du domaine de la déférence exagérée pour entrer dans celui de la répression nécessaire.

Et que l'on ne se trompe pas sur nos desirs et sur nos intentions ; que l'on n'aille pas crier à la persécution, à la terreur religieuse.

Non, non, tous ces brailards qui, soit dans l'Assemblée, soit dans les journaux, poussent des gémissements sur les attaques et sur les violences des polémiques républicaines à l'endroit du cléricalisme, tous ces Jérémies d'occasion savent parfaitement à quoi s'en tenir au fond.

Ils savent très-bien que nous n'en voulons ni au catholicisme, ni à la liberté des croyances religieuses, pas plus qu'à la liberté du clergé et à l'indépendance du pape.

La religion n'est point en cause en cette affaire ; la religion est hors du débat et nul ne songe à l'attaquer ou à la poursuivre dans ce qu'elle a d'élevé, de sincère et de respectable.

Ce que nous visons, ce que nous critiquons, ce que nous dénonçons, ce sont les convoitises, les ambitions et les appétits qui cherchent à se dissimuler sous le manteau trompeur d'une conviction religieuse.

Ce que nous repoussons de toute nos forces ce sont les empiètements et les invasions d'une secte étrangère, d'une secte romaine qui, après avoir établi sa domination sur notre clergé national, sur notre enseignement universitaire et sur nos écoles, voudrait encore étendre sa main rapace sur le gouvernement et sur l'état.

si l'on était sur un champ de manœuvres. Dans la seule journée d'hier, cent quatre-vingt-dix-huit mille hommes, neuf cents pièces d'artillerie et quatre mille fourgons de bagages, n'ont pas fait moins de cent cinquante kilomètres, — vitesse moyenne d'un train omnibus.

Nota. — Ce type présente un avantage particulier pour détruire les rumeurs et les bruits mensongers qui représentent souvent une armée empiétrée dans la boue jusqu'aux aisselles.

De plus cela constitue une réclame bien sentie pour la capacité des généraux dont la haute stratégie arrive à faire manœuvrer deux cent mille hommes au milieu des ornières et de routes défoncées, avec autant d'aisance que sur un parquet.

Dépêche sanitaire

(Type n° 3. — Source Turque).

« La santé de nos soldats est excellente. Grâce à la bonne organisation de l'intendance et à la régularité des approvisionnements, la vigueur des troupes se soutient au point de rendre les médecins inutiles. C'est ainsi que sur les 120 000 hommes composant le corps d'Eyoub-Pacha, nous n'avons à signaler que trois cas de maladie : un rhume de cerveau, une indigestion et un furoncle.

« Par contre nous apprenons que l'armée Russe est dans le plus triste état. Ses ambulances regorgent, et le choléra-morbus, développé par les miasmes marécageux du Pruth, a fait dans une journée trente huit mille victimes. Si cela continue, il est probable que l'armée ennemie sera prochainement réduite à trois ou quatre infirmiers.

(Source Russe)

« L'état sanitaire de l'armée ne laisse rien à désirer. La bonne organisation de l'intendance et les

Ces gens sans scrupule et sans religion pour la plupart, ces élèves du cardinal Antonelli se réfugient dans le catholicisme comme dans un asile inviolable ; ils se couvrent d'oraisons, de prières et de bénédictions papales en guise de bouclier, et lorsque nous les démasquons, lorsque nous mettons à nu leurs hypocrisies et leurs intrigues, ils crient à tue-tête : Vous insultez le catholicisme, vous outragez la religion !

Eh bien non, encore un coup, nous n'attaquons ni le catholicisme, ni aucune religion, mais simplement les fanatiques et les sectaires pour lesquels la religion n'est qu'un instrument, qu'un moyen commode d'arriver à la satisfaction de leurs convoitises exclusivement temporelles.

Cela est tellement vrai, que l'on ne voit aucune autre religion se plaindre des agressions et des critiques dont les cléricaux font tant de tapage.

Attaquons-nous le protestantisme ? Troublons-nous les Israélites dans les pratiques de leur culte ?

Non sans doute, et pourquoi ? Parce que les protestants et les juifs ne cherchent pas à sortir de leurs croyances pour faire des incursions dans la politique ;

Parce que leurs pasteurs et leurs rabbins n'écrivent pas des lettres menaçantes contre les gouvernements étrangers, n'adressent pas des circulaires aux maires de leur diocèse, ne prêchent pas publiquement une croisade et une prise d'armes en faveur du pape libre et respecté.

Les protestants et les juifs restent dans leurs temples et dans leurs synagogues, personne ne songe à les poursuivre, à les critiquer ou à les déranger.

précautions d'hygiène prises par nos médecins, maintiennent nos soldats dans une situation exceptionnelle d'embonpoint.

« Nous avons eu la curiosité de peser tout le régiment des cosaques de la garde, et nous avons trouvé qu'il avait gagné cinq mille kilos dans son ensemble, depuis le début de la campagne, soit 10 kilos par homme. Les familles peuvent donc être tranquilles.

« Par opposition, des renseignements positifs nous apprennent que l'armée ottomane n'est plus qu'un vaste hôpital.

La peste noire, provoquée par une nourriture malsaine, sévit avec une intensité extraordinaire au milieu de ces malheureux turcs qui tombent comme des mouches. Les vivants n'ont d'autre occupation que de ramasser les morts, et il est probable que lorsque nous arriverons devant les troupes du sultan, nous n'aurons pas à les combattre, mais à les soigner.

Nota. — Il est inutile de faire ressortir l'importance exceptionnelle de ces télégrammes ingénieusement appropriés à la situation de chaque armée. Rien n'encourage les soldats en effet et ne démoralise l'ennemi, comme ces annonces d'épidémie, couchant sur le flanc quarante mille hommes en une matinée.

Il va sans dire que le prix des fleaux télégraphiques est en rapport avec leur gravité. Le choléra morbus et la peste noire cités dans notre type n° 3, sont au nombre des épidémies les plus coûteuses et notre maison ne saurait les céder à moins de douze francs le mot. Mais on peut se procurer, et nous tenons également des maladies à meilleur marché : par exemple la dysenterie, la pneumonie, le scorbut, la petite vérole, la galle même.

Avec cinq ou six francs par mot, on peut communiquer l'une de ces affections pathologiques à

FEUILLETON DE LA RENAISSANCE

FABRIQUE DE DÉPÊCHES

Les dépêches militaires vont être l'article le plus demandé de la saison.

Hommes politiques, banquiers, boursicotiers, artistes, rentiers, tout le monde en voudra.

En présence d'une telle affluence de consommateurs, il est évident que les agences plus ou moins officielles qui se livrent à ce commerce ne sauraient faire à toutes les demandes.

Aussi vient-il de se fonder une vaste entreprise consacrée uniquement à la fabrication des télégrammes guerriers, et qui par sa gigantesque organisation sera à même de satisfaire à tous les besoins privés ou publics.

La maison *Blagmann and Co*, d'origine autrichienne, comme son nom l'indique, aura son siège à Vienne, avec succursales dans toutes les capitales d'Europe : Paris, Berlin, Vienne, Pétersbourg, Constantinople, Bucharest, Belgrade et au Monténégro.

Les moyens d'informations sont tellement puissants, tellement variés, tellement rapides, que nous ne saurions à les décrire. Il suffira pour en donner une idée, de transcrire la partie du programme de la maison *Blagmann and Co*, contenant les différents types de dépêches qu'elle met à la disposition de ses clients.

Dépêche d'enthousiasme

(Type n° 1).

« Le sultan est allé rejoindre l'armée du Danube au milieu d'un enthousiasme indescriptible. Son départ de Constantinople a été l'objet d'ovations véritablement frénétiques. Les hommes et les enfants criaient, les femmes pleuraient, et l'on a vu des vieillards se jeter à la bride du cheval de Sa Hautesse pour embrasser ses naseaux. Il est évident qu'un peuple qui montre une telle fièvre de patriotisme, n'est pas près d'être abattu. »

Nota. — Cette dépêche est indispensable aux gouvernements qui ont besoin de monter l'opinion publique en leur faveur, et de surexciter la froideur de leurs sujets à aller se faire casser les os.

Elle peut s'adapter, cela va sans dire, aussi bien aux Russes, aux Autrichiens et aux Anglais qu'aux Turcs, il s'agit de changer le nom du souverain et de mettre à la place de sultan, empereur, roi ou reine.

Quant au prix de la dépêche, il varie suivant le développement des détails et le nombre de journaux auxquels on veut l'adresser.

Nous dirons seulement qu'il est difficile de se procurer un enthousiasme télégraphique un peu chaud à moins de trois francs cinquante le mot.

Dépêche stratégique

(Type n° 2).

« La concentration des troupes s'opère avec une facilité merveilleuse, sans le moindre encombre. En dépit d'un temps détestable et d'un terrain détrempé par quarante-cinq jours de pluie, les mouvements de l'infanterie, de l'artillerie et de la cavalerie s'organisent, se combinent et s'exécutent comme

Il en serait de même des ultramontains s'ils demeuraient dans leurs églises et se contentaient de pratiquer scrupuleusement une religion contre laquelle nous n'avons ni prévention, ni haine, ni hostilité.

Malheureusement les choses ne se passent pas ainsi ; loin de songer à leur foi, à leur prières, aux pratiques de ces vertus chrétiennes que chacun respecte, nos cléricaux fougues ne s'occupent que de luttes, que de batailles, que de conquête.

Enhardis par des concessions et des prérogatives dont on ne trouve de précédents sous aucun gouvernement monarchique, encouragés par une impunité inexplicable, leur témérité ne connaît plus de bornes, leurs empiètements ne s'arrêtent devant aucune barrière et la main pacifique de leurs évêques faite pour bénir et officier, brandit contre la société moderne les épées rouillées de Godefroy de Bouillon et de St-Louis.

Qu'ils ne s'étonnent pas alors que nous nous défendions contre ces menaces ;

Qu'ils ne s'étonnent pas que les députés dans leurs ordres du jour et les journalistes dans leurs articles prêchent croisade contre croisade et disent au ministère :

Le péril est grave, le péril est sérieux ; vous avez assez discoursé. Ne parlez plus maintenant, agissez !

JACQUES BARBIER.

LES PETITS SAINTS

Nous avons à présenter nos plus humbles excuses à nos bons amis les cléricaux, aux journaux qui les agitent et aux évêques qui les mènent.

Une aberration inexplicable nous a fait prendre ces messieurs pour ce qu'ils n'étaient pas, interpréter à mal leurs manifestations et travestir leurs pensées, leurs écrits et leurs discours.

En compagnie de bon nombre de gens que nous supposions raisonnables, en compagnie de la plupart de nos confrères républicains, nous avons accusé les pèlerins de Rome, les évêques d'Angers, de Nevers et de Nîmes, de compromettre les bonnes relations de la France et de l'Italie, de provoquer une croisade contre un gouvernement ami, et de susciter une guerre religieuse au plus grand avantage des Prussiens qui nous guettent.

Eh bien, c'étaient là, paraît-il, de grossières erreurs et d'affreuses calomnies.

Les cléricaux, leurs journaux ni leurs évêques n'ont jamais eu ces coupables projets, ces détestables pensées. — Eux, des partisans de désordres, eux des insulteurs de l'Italie, eux des fauteurs de guerre religieuse, fi

l'armée ennemie avec garantie de quinze cents morts par jour, ce qui est déjà joli.

Dépêche à sensation

(Type n° 4).

« Un fait extraordinaire vient de se passer en Russie. Nos ennemis gardent le plus profond silence sur cet événement grave qu'il sera bientôt impossible de cacher aux populations. »

Il ne s'agit rien moins que de la mort subite des trois plus hauts personnages de l'empire moscovite : l'empereur Alexandre, le grand duc Nicolas et le prince Gortschakoff. On croit qu'ils ont succombé tous trois à une rupture d'anévrisme, provoquée par l'émotion que leur a causée le triste état de l'armée russe.

« Nous n'avons pas à insister sur les conséquences d'un pareil événement qui peut modifier profondément la situation »

Nota. — Une pareille dépêche ne peut se lancer, on le comprend, que dans des conditions exceptionnelles qui en garantissent la vraisemblance. Elle doit donc être l'objet d'une convention spéciale et d'un prix débattu.

Ajoutons qu'elle peut s'appliquer également au Grand-Turc, que notre maison se fait fort d'enterrer avec autant de facilité, en mettant le genre de mort à la disposition des clients : Strangulation, empoisonnement, ou suicide par les ciseaux.

Dépêche de victoires

Ici, nous avons plusieurs modèles.

1° La victoire inconnue.

« Un premier engagement a eu lieu hier matin, aux environs de Brissannick-Kowo. Après deux heures trois quarts de lutte acharnée, l'ennemi a

donc ! vous les connaissez mal, ils ne demandent que la paix, la tranquillité, la concorde, etc., les paroles de haine et de provocation que nous avons relevées, ne sont que des aménités déguisées. — Les accusations portées contre Victor-Emmanuel, de tenir le Pape emprisonné, de l'abreuer de persécution, n'étaient qu'une manière adroite de remercier le gouvernement italien de sa déférence, de son respect et de ses égards pour le chef de la chrétienté.

Vous croyez que nous plaisantons ? pas le moins du monde ; lisez les journaux cléricaux, lisez l'Union, lisez la Défense, lisez le Français, tous protestent avec énergie de leur innocence, de leur douceur, de leurs intentions conciliantes et paisibles.

Il y a bien un album du général Charrette présenté au Pape, au nom de 30,000 volontaires Français décidés à verser leur sang pour la défense du pouvoir temporel ;

Mais par un miracle sans précédent, ces 30,000 volontaires se trouvent subitement transformés en femmes chrétiennes et en jeunes filles qui ont toujours préféré la prière à la bataille (textuel).

Il y a bien un évêque de Nevers qui adressait des lettres au Maréchal-Président et des circulaires aux maires de son diocèse, pour les engager à user de tous les moyens en leur pouvoir en faveur du Pape tyranisé ;

Mais il paraît que cet évêque de Nevers n'y entendait pas malice du tout. — Il écrivait cela comme il eût écrit autre chose, par exemple : Portez-vous bien ; j'ai l'honneur de vous saluer, ou : Présentez mes respects à madame.

Il y a bien encore une pétition dite catholique circulant dans les campagnes, dans les écoles et même dans les casernes, sous la protection de Louis Veuillot et Cie.

Mais cette pétition, loin d'être une arme de provocation, n'est qu'un instrument d'apaisement, une supplique miel et sucre que le roi Victor-Emmanuel ne saurait prendre en mauvaise part, car elle vise son salut éternel ;

Il y a bien enfin un évêque Besson, de Nîmes, qui écrit des lettres pastorales ainsi conçues :

Pie IX est roi même aux yeux de ses ennemis et de ses spoliateurs ; on est obligé de dire que l'unité italienne n'est pas faite ; que le pouvoir temporel recommencera encore, et qu'après des secousses profondes où s'engloutiront bien des armées et bien des couronnes, il y aura dans la politique des nations une voix unanime pour s'écrier d'un bout de l'Europe à l'autre : Rendez Rome à ses anciens maîtres ; Rome est au Pape ; Rome est à Dieu !

Eh bien ! ce langage qui a l'air fort clair, trop clair même au premier abord, ce chant de guerre entonné par un évêque français, n'est autre chose qu'un devoir de rhétorique à l'usage des petits séminaires dirigés par sa Grandeur :

Par conséquent, la chose est entendue maintenant et bien comprise. — Tous les ultramontains sont innocents comme l'enfant qui vient de naître, tous les cléricaux sont des petits saints.

Il y a des coupables pourtant dans cette

battu en retraite, laissant sept cent quatre-vingt-trois morts sur le terrain, parmi lesquels trente-neuf officiers. Ce premier succès est d'un heureux augure pour les suites de la campagne. »

— Il est bien entendu que Brissannick-Kowo n'existe sur aucune carte, ce qui permet de dire aux incrédules et aux sceptiques : Allez y voir.

2° La victoire incertaine.

« Le Dieu des armées continue à protéger visiblement notre cause. Nos valeureux soldats viennent de emporter une nouvelle victoire sur les bords du Danube. Trois lignes de retranchements enlevés à la baïonnette, huit mille morts, dix-sept mille blessés, quarante canons, vingt cinq drapeaux, tels sont les trophées de ce combat glorieux où le général Machin s'est couvert de gloire. »

« Si nous n'avons pas poursuivi notre marche en avant, c'est que nous avions à renouveler nos provisions épuisées. »

— Dans les télégrammes de victoire douteuse, le nombre des morts et des blessés est laissé au choix du client. Il n'y a qu'une mesure à garder, au point de vue de l'illusion. Ainsi, il serait imprudent de télégraphier vingt-cinq mille morts, quand l'armée ennemie se compose seulement de vingt mille hommes.

3° La victoire véritable.

Télégramme concis mais topique.

« Triomphe sur toute la ligne. L'ennemi est plus que battu, il est écrasé. Son armée est littéralement réduite à zéro. Le seul homme vivant qui reste a deux bras cassés, six côtes enfoncées et la moitié du crâne enlevé. Nous essaierons de le sauver à titre de curiosité. »

Dépêche de défaite

Type n° 8

« Attaquées par des forces décuplées, nos troupes ont résisté vaillamment à ce formidable assaut.

agitation religieuse ; dans cette émotion qui anime les esprits et excite les citoyens les uns contre les autres. — Des coupables sans doute, mais ces coupables quels sont-ils ? C'est ici qu'il faut deviner ou donner sa langue aux chiens. — Les coupables sont les républicains !

Mon Dieu oui, les républicains, ces pelés, ces galeux d'où vient tout le mal ; — l'accusation semble bizarre, renversante, inouïe ! Et cependant elle a été formulée, écrite, imprimée !

C'est nous, misérables journalistes républicains qui poussons à la guerre, qui déversons l'injure sur l'Italie, qui soufflons la haine et la discorde. — On n'ose pas dire tout à fait que nous écrivons les articles incendiaires de l'Univers ou du Journal du Mans ; — on n'ose pas dire que Gambetta a dicté la circulaire de l'évêque de Nevers, et que Madiet-Montjau a inspiré la lettre pastorale de monseigneur de Nîmes, — mais on le laisse supposer, on le laisse entendre.

Le parti ultramontain, en un mot, pris en flagrant délit d'émeute religieuse, saisi la main dans le sac, a trouvé pour se disculper cette réponse abracadabrante : Ce n'est pas moi, ce sont les radicaux !

Certes, nous nous attendions à bien des effronteries et à bien des audaces de la part de Basile découvert et de Tartuffe démasqué, — mais vrai, nous n'aurions jamais pensé que leur impudence pût aller jusque-là ; nous n'aurions jamais cru qu'il fût possible de mentir avec autant d'aplomb et de cynisme.

On comprend que s'il est inutile de discuter sérieusement le système étrange qui consiste à transformer trente mille volontaires en trente mille femmes, — il est plus inutile encore de repousser les accusations idiotes, mettant sur le dos des républicains les méfaits jésuitiques.

Mais ce qu'il importe de relever, ce qu'il importe de faire ressortir, c'est la duplicité d'un parti qui n'a même pas le courage de ses opinions et de ses actes ; c'est l'hypocrisie d'une secte qui, acculée contre ses manifestations, le nez frotté dans ses discours, dans ses pétitions et dans ses lettres pastorales, ne recule pas devant les divagations les plus incroyables et devant les plus odieux mensonges.

Du haut de sa demeure dernière, Ignace doit être content de ses élèves.

LE DIEU DES ARMÉES

Le Dieu des armées doit se trouver dans un singulier embarras au milieu des invocations et des prières qui lui arrivent de toutes parts.

— Seigneur Dieu, donnez-nous la victoire sur ces chiens de Chrétiens, lui disent les Turcs.

— Seigneur Dieu, répondent les Russes, vous savez que nous allons combattre les infidèles, faites que nous en massacrons le plus possible.

— Seigneur Dieu, notre cause est la vôtre, ne nous abandonnez pas.

Nous n'avons pas, mais nous conservons nos positions. »

Nota. — Nous recommandons tout spécialement l'heureux euphémisme de « conserver les positions » qui a obtenu toujours beaucoup de succès.

Dépêche de déroute.

Type n° 9

« Nous avons à constater un léger échec subi par suite d'une fausse manœuvre. Nos réserves n'ayant pu donner à temps, nous avons dû, pour éviter d'être tournés, nous retirer de quelques centimètres. »

« La retraite s'est effectuée en bon ordre et en faisant face à l'ennemi qui n'ose plus avancer. »

« Le moral des troupes est excellent. »

Dépêche de débâcle

(Type n° 10)

« Notre premier mouvement de recul a dû s'accroître, par suite d'un mouvement stratégique savamment combiné. »

« Nous sommes maintenant adossés à des fortifications inexpugnables et, après quelques jours de repos, nous reprendrons l'offensive. Les soldats sont pleins d'ardeur. »

Dépêche de capitulation

(Type n° 11)

« Il fallait conserver quatre-vingt mille enfants à la patrie. Nous avons préféré mettre bas les ar-

— Seigneur Dieu, nous luttons pour la sainte religion contre la barbarie turque, soyez-nous propices !

— Seigneur Dieu, bénissez nos yatagars !

— Seigneur Dieu, dirigez le tir de notre artillerie.

— Seigneur Dieu, envoyez la peste à ces gredins de Russes.

— Seigneur Dieu, répandez le typhus chez ces coquins de Turcs.

Et ainsi de suite, cette litanie pourra continuer indéfiniment. Chaque peuple, chaque souverain, chaque général prétend à lui le Dieu des armées et gagner ses honneurs et ses grâces.

— En avant, Dieu est avec nous, dit l'un.

— Marchons, Dieu nous protège, répond l'autre.

Comment sortir de ces supplications, auquel entendre, je vous prie ?

Le Dieu des armées ne répond pas, n'entend rien, et il a de bonnes raisons pour ne pas répondre, c'est qu'en réalité le Dieu des armées n'existe point.

Ne criez pas au sacrilège, et voyez plutôt dans notre athéisme spécial, une marque de respect pour la véritable Divinité.

On ne nous fera jamais accroire, en effet, qu'il y a un Dieu particulier, un Dieu armées qui préside aux tueries humaines, souille sa divinité dans les folies sanguinaires de ce bas monde.

Il vous plaît de vous sabrer, de vous trailler, de vous bombarder, à votre aise, c'est là une des manifestations de la sauvagerie native dont nous ne sommes pas encore complètement décastrés, — mais n'avez pas au moins mêler un être supérieur, intelligent à vos boucheries idiotes.

N'allez pas invoquer l'appui du Haut dans l'art d'égorger vos semblables, de commettre les abominations de la guerre. C'est là qu'est le sacrilège, c'est là qu'est l'impie.

Il y a même dans ce spectacle quelque chose de particulièrement odieux et repoussant.

Vous rappelez-vous le sentiment de régnance invincible que nous éprouvions, qu'après les bombardements et les massacres de l'invasion, le roi Guillaume de Prusse remerciait le Dieu des armées de sa protection et de ses faveurs ?

C'est une étrange aberration vraiment d'abuser ainsi de la Divinité en lui prêtant nos haines, nos passions, nos fureurs et nos violences.

Le vrai Dieu n'écoute pas heureusement, il est placé trop haut pour entendre ces prières qui ne sont que des insultes, car cela il ne résisterait pas à l'envie d'écraser sous son pouce cette nuée de petits animaux malfaisants et féroces qui n'aspirent qu'à dévorer les uns et les autres, en profanant son nom dans leurs misérables querelles.

FEUILLES VOLANTES

De mieux en mieux. Il ne suffisait d'avoir livré notre enseignement supérieur aux mains des cléricaux français, le voilà maintenant sous la puissance directe et médiate du Gesu.

Le Pape vient de nommer grand-chancelier de l'Université catholique de Lille, le vénérable frère Henri Monier, évêque de Lyda in partibus infidelium, c'est-à-dire un personnage exotique ou cosmopolite comme vous voudrez, qui n'appartient

mes pour éviter un massacre inutile. Néanmoins l'honneur est sauf et nous avons la satisfaction d'avoir accompli un acte d'humanité. Le brave général Chose voulait se percer le flanc de son épée, mais quarante mille soldats l'en ont empêché, faisant un rempart de leurs poitrines. »

Nota. — Les dépêches de défaite, de débâcle et de capitulation devront être envoyées d'avance, pour des motifs que tout le monde appréciera.

Dispositions générales

Indépendamment des dépêches ci-dessus, spécialement destinées aux Etats belligérants, la maison Blagmann and Co possède un assortiment complet que varié de télégrammes pour tous besoins, tous les intérêts et toutes les situations.

Nous attirons surtout l'attention du public sur notre rayon de dépêches financières qui peut faire hausser ou baisser, à volonté, telle ou telle valeur de Bourse.

Si on le désire, la maison s'associe aux opérations et ne rend jamais l'argent.

Nous tenons enfin les dépêches de nuit, les dépêches du matin, les dépêches du soir, les dépêches de l'après-midi, les dépêches de la dernière heure et les dépêches en retard recommandées par les ministres dans l'embarras.

Comme on le voit d'après cet alléchant catalogue, les populations ne sauraient manquer d'être exactement renseignées et bourrées d'informations : — il y en aura pour tous les goûts et pour tous les gogos.

L. LECLAIR

aucune nationalité, ne dépendant d'aucun gouvernement, n'est en réalité que l'humble serviteur et factotum de la curie romaine.

Voilà le monsieur appelé non-seulement à diriger l'enseignement de la Faculté de Lille, mais encore à distribuer les grades de licencié et de docteur aux jeunes Français assez peu dignes de leur nom pour accepter les institutions jésuitico-romaines.

Aux termes du bref pontifical, le vénérable Henri Monier « a le pouvoir, pour lui et ses successeurs de créer des docteurs et de conférer des grades honorifiques selon les décrets de notre Sainte Congrégation des Etudes ».

Comme on le voit, c'est complet, et jamais usurpation ne fut mieux caractérisée. Que l'Etat se permette aujourd'hui d'intervenir dans les programmes et dans les méthodes de l'Université catholique de Lille : « Allez vous promener, lui répondra carrément le vénérable frère, je ne vous connais pas, je ne dépends pas de vous, je suis évêque de Lyda, je suis prêtre romain, je ne reçois d'ordres que du Pape et de la Sainte Congrégation. Donc, mêlez-vous de vos affaires et fichez-moi la paix ! »

—o—

Nous ne savons si les intelligents libéraux qui avaient soutenu de leurs discours et de leurs votes la loi sur la collation des grades avaient prévu ce joli résultat.

Nous ne savons si M. Laboulaye et ses amis avaient réfléchi que grâce à leur défection inqualifiable, un jour arriverait où la cour de Rome empêcherait audacieusement à son profit les bénéfices de la « liberté » de l'enseignement qui se trouve ainsi transformée en la plus détestable des servitudes, la servitude du cadavre chère aux Jésuites.

Nous voulons croire que non ; mais si ces messieurs n'ont pas été complices, ils ont été dupes d'une façon singulièrement humiliante pour leur amour-propre. Il n'est pas permis, en effet, de pousser la naïveté, disons la niaiserie à ce point ; il n'est pas permis de livrer toutes les portes à l'ennemi en croyant bonnement qu'il se dispensera d'entrer dans la place et de s'emparer de la citadelle.

Aujourd'hui, c'est fait : un étranger, un Romain, un évêque nomade trône à la tête d'une Université française avec pouvoir de haute et basse justice sur les diplômes des jeunes élèves.

Que MM. Laboulaye, Mangini et autres admirent leur œuvre et si elle les satisfait, c'est qu'ils ne sont pas difficiles à contenter.

Maintenant, il s'agit de savoir si, en présence de cette nouvelle invasion, le ministère ne se décidera pas à demander derechef l'abrogation d'une loi qui livre le territoire national à toutes les incursions ennemies.

—o—

Heureusement, il y a quelques compensations.

Pendant que le Pape plaçait à la tête de la Faculté de Lille une de ses créatures avouées, notre ministre de l'instruction publique organisait la Faculté de médecine de Lyon d'une façon moins apostolique et romaine.

La plupart des professeurs nommés appartiennent aux opinions libérales, et le choix du doyen, l'honorable et savant docteur Lortet, est une preuve que M. Waddington a su résister aux pressions, aux démarches et aux intrigues qui tendaient à faire de notre Faculté de médecine une succursale de Lourdes ou de la Salette.

Si nous en croyons les rumeurs qui courent dans la ville, cette place de doyen était recherchée et convoitée par une ou deux personnalités que recommandaient surtout les bonnes grâces de l'ex-comte Ducros et l'appui combiné de la faction bonaparto-cléricale qui se décore du nom de « haute société lyonnaise ».

Le succès n'a pas répondu aux espérances de ces bonnes âmes, et notre Faculté de médecine échappe à leurs bénédictions, — c'est fort heureux. La déception a été pénible, sans doute ; les doyens manqués ont dû éprouver une de ces petites rages dévotes qui pâlissent les lèvres et verdissent le visage. Mais bah ! ils feront passer cette colère sur leurs malades.

—o—

Nous venons de nommer le comte Ducros. Ne quittons pas cet intéressant personnage sans signaler une nouvelle merveille de son administration.

Le protecteur de Bouvier poussait tellement loin ses tendances autocratiques qu'il avait imaginé de concentrer à la Préfecture seule les rapports des commissaires de police faisant connaître les crimes et délits.

De telle sorte que le Parquet chargé de poursuivre n'avait connaissance des exploits de nos gredins que par les communications qu'on voulait bien lui faire ; le plus souvent même il les apprenait par la voie indirecte des journaux.

Que pensez-vous de cet agréable système mettant le ministère public à la dévotion absolue du pouvoir administratif ?

Il a fallu que M. Brochand d'Auferville, procureur de la République, prit une mesure spéciale pour réformer ce singulier abus. Désormais, les rapports de police seront adressés simultanément à la Préfecture et au Parquet, et s'il est nécessaire de poursui-

vre immédiatement un voleur ou un assassin, on ne sera pas obligé d'attendre l'avis ou le bon plaisir d'un fonctionnaire plus ou moins zélé.

Quel homme étonnant que ce comte Ducros ! César dictant six lettres à la fois n'était qu'un petit garçon auprès de cet ingénieur qui, non content d'être préfet-maire, voulait être en même temps : président de cour, procureur-général, procureur de la République, cardinal, archevêque, général, commissaire de police, garde-champêtre et gendarme.

Que d'aptitudes variées ! Et dire qu'avec tant de capacités diverses, il ne sait plus maintenant où reposer sa tête. Il lui restera toujours le sein de Coco.

—o—

L'Exposition rétrospective a ouvert ses portes au public le 1^{er} mai avec une exactitude qui est aussi bien la politesse des Expositions que la politesse des rois.

Il est assez difficile, pour ne pas dire impossible, après une première visite, de hasarder le moindre compte-rendu. Bornons-nous donc à féliciter les organisateurs de la façon intelligente et ingénieuse dont ils ont su tirer parti des merveilles artistiques mises à leur disposition. Tableaux, meubles, armes, émaux, tentures, etc., toutes ces richesses ont été réunies et groupées de façon à leur donner un nouveau prix par leur heureux arrangement.

Quant aux mérites des œuvres exposées, il nous suffira de citer, au hasard, les noms de Rubens, de Van-Dyck, de Rembrandt, de Velasquez, de Téniers, de Wanloo, de Wateau, etc., pour prouver que notre ville peut être fière de son droit de cette Exposition et du légitime renom qui lui en reviendra, sous les auspices d'une œuvre de bienfaisance.

Nous ne parlons pas des meubles ; disons seulement que leur importance et leur choix nous a paru dépasser peut-être l'importance de l'Exposition de peinture.

—o—

Les démissions continuent. Après les sous-préfets voici les procureurs. M. Florens, envoyé de Tarascon à Castres rechigne devant ce changement d'air ; M. Lavaudan de Valence, prié de faire ses malles pour Aix, se retire sous sa tente plutôt que d'aller vivre sous le beau ciel de la Provence. En vérité, ces messieurs sont difficiles, mais nous ne nous en plaignons pas. Démissionnez, démissionnez, ô procureurs chatoilleux, c'est autant de gagné pour la République.

La retraite de M. Lavaudan de Valence a eu cependant un épilogue qu'il serait sage de ne pas renouveler. Les magistrats du tribunal et du parquet lui ont offert, paraît-il, un banquet d'adieux dans lequel on ne s'est pas gêné pour arranger assez gentiment M. Martel et son mouvement judiciaire.

Cet incident gastronomique doit même provoquer une question de M. Madier-Montjau au garde des sceaux.

Assurément, il ne faudrait pas ajouter trop d'importance à des propos de poire et de fromage, pourtant M. Martel qui est décidément trop bon garçon ferait bien de ne pas fermer entièrement l'œil sur l'hostilité plus ou moins déclarée que lui témoignent certains membres de la magistrature assise ou debout.

Il est assez étrange, en effet, que les gens qui ont toujours à la bouche les mots d'autorité, de respect, de hiérarchie, etc., soient les premiers à faillir à ces principes et à mettre sous les pieds la déférence due aux décisions de leur supérieur le ministre de la Justice.

Ce ministre est républicain, c'est là un grand tort, sans doute, mais s'il vous répugne tant de lui obéir, il vous reste une chose bien simple à faire : vous en aller.

—o—

M. Kolb-Bernard, sénateur, trouvant que la police est insuffisante, vient lui apporter le précieux concours de ses dénonciations.

Dans une lettre publique, cet honorable Père-Conservateur ne craint pas de demander au garde des sceaux des poursuites contre la Lanterne, à raison d'un article de X...y soit Rochefort, intitulé : *Le Charpentier Jésus*.

Sans nous occuper de l'article signalé, on nous permettra de trouver étrange ce nouveau système de réquisitoires, qui ne semblait pas faire partie des attributions du Sénat.

Il y a à Paris comme ailleurs, des magistrats, des agents et des fonctionnaires, chargés d'examiner les articles des journaux et de les désigner à la vindicte des lois ; qu'allons-nous devenir si les sénateurs s'en mêlent ! Et supposons que ce bel exemple séduise les députés. Quel spectacle ! Voyez-vous d'ici trois cents sénateurs et cinq cents députés épluchant les articles des journaux qui leur plaisaient et adressant leur rapport au ministre de la Justice ?

Ce serait absurde, direz-vous. Evidemment, c'est absurde et nous ne voyons guère d'autre mot à appliquer à la démarche singulière de Kolb-Bernard.

Nous savons bien qu'il y a une question de dérivatif là-dessous. On veut pallier les violences des évêques en dénonçant les violences des journaux radicaux.

Mais permettez, ces violences ne sont pas de même nature et ne sauraient se compenser mutuellement.

Que Rochefort écrive ce qu'il voudra, ses sarcasmes n'engagent que lui et le gérant de son journal, tandis que les excès de langage de nos prélats entraînent la responsabilité du gouvernement qui les nomme, qui les paie et qui a le droit de réprimer leurs abus.

La diversion tentée par M. Bernard et ses amis n'a donc aucune portée. Feraient-ils condamner dix journaux républicains à la prison et l'amende, cela n'efface en aucune façon l'effet déplorable des provocations épiscopales.

—o—

Don Carlos est à Passy, où il se repose de ses fatigues et de ses incendies.

L'habitation qu'il a choisie confine paraît-il au bois de Boulogne.

Nous comprenons cela : un prétendant de cette sorte ne pouvait habiter qu'au coin d'un bois.

ZÈDE.

LA DÉCLARATION DECAZES

Eh bien était-ce donc si difficile ?

Mardi à l'ouverture des Chambres, M. Decazes, ministre des affaires étrangères, est monté à la tribune et a déclaré textuellement ceci :

Dans la question d'Orient la neutralité la plus absolue, garantie par l'abstention la plus scrupuleuse, doit demeurer la base de notre politique. — La France veut la paix, la paix avec tous et nous savons que nous pouvons compter sur votre concours pour lui en assurer les bienfaits.

Aussitôt les applaudissements ont éclaté ; on a crié bravo de tous les bancs, on a félicité le duc Decazes, qui a pu se croire pendant quelques instants le plus grand ministre des affaires étrangères dans le présent, dans le passé et dans l'avenir.

Tout cela pour s'être décidé à une déclaration claire et nette des sentiments qui animent la France, tout cela pour avoir prononcé du haut de la tribune quelques phrases empreintes de sincérité et de franchise.

On voit que nous avons raison, lorsque nous nous élevons avec tous nos confrères de la presse républicaine contre le système de cachotteries diplomatiques dans lequel son Excellence se cantonnait. On voit que nous avons raison de demander une manifestation publique de notre résolution bien arrêtée de rester tranquilles et de ne nous mêler en quoi que ce soit du gâchis oriental.

« Neutralité la plus absolue, abstention la plus scrupuleuse » ; — c'est parfait. Il n'en faut pas davantage pour rassurer l'opinion publique et mériter les sympathies européennes.

Qui pourrait nous attaquer, en effet, qui oserait nous chercher querelle devant une attitude aussi loyale, devant un langage qui ne donne pas prise à la moindre arrière-pensée ?

Ne comprend-on pas maintenant que cette déclaration solennellement pacifique est une garantie et une défense contre les projets plus ou moins aventureux, contre les combinaisons plus ou moins sombres que redoutent les pessimistes ?

La France veut la paix, la paix avec tous...

Quand un pays s'exprime ainsi par l'organe de son ministre, quand les applaudissements de tous ses représentants viennent accentuer et souligner ces paroles, écho du sentiment national, les chercheurs de noises et les artisans de conflits sont forcément désarçonnés et démontés.

Il n'y a ni à épiloguer, ni à éplucher, ni à brouiller.

« La France veut la paix avec tous... »

Qua répondre à cela ? Comment faire sortir une nation de cette décision énergique ?

Il faudrait la provoquer brutalement, l'insulter, l'injurier, violer son territoire, commettre de ces actes enfin qui, par tout pays, par toute civilisation et par toute langue s'appellent du brigandage et révoltent les consciences les moins scrupuleuses.

Soyez certain qu'aucune puissance ne s'y déciderait ; croyez bien que l'Allemagne, malgré ses quinze cent mille soldats, malgré son comte de Moltke, malgré sa famine, hésiterait à se lancer dans une guerre absolument dépourvue de prétexte et qui ne serait qu'une violation effrontée du droit des gens.

Nous l'avons dit déjà, M. de Bismark n'est ni assez imprudent, ni assez sot pour courir les risques d'une agression odieuse de nature à soulever l'indignation patriotique de tout un peuple. Peut-être eût-il

cherché dans les brouillards, dans les incertitudes et dans les maladroites d'une politique équivoque, quelque biais, quelque fissure pour faire passer ses canons Krupp et ses fusils Mauser,

Mais en présence de la déclaration solennelle de mardi dernier, tous les brouillards s'évanouissent, toutes les équivoques disparaissent.

La France veut la paix, — c'est clair, c'est net, c'est précis, et les plus habiles gens, les plus malins diplomates auront beau torturer ces quatre mots, il n'en tireront pas autre chose que le désir formel de laisser l'Orient et l'Occident se bombarder hors de notre compagnie.

Voilà pourquoi nous tenions tant à faire sortir le duc Decazes du silence olympien où il se renfermait ; voilà pourquoi nous demandions qu'il ouvrit devant les représentants du pays son portefeuille, ses tiroirs et ses dépêches en disant bien haut : regardez, fouillez, lisez, vous ne trouverez qu'une pensée : la neutralité, vous ne trouverez qu'un mot : la paix.

C'est fait aujourd'hui ; l'Europe est édifiée sur nos intentions, M. de Bismark sait que nous ne donnerons pas dans ses pièges, et l'approbation unanime qui a accueilli la déclaration de M. Decazes, doit apprendre à ce ministre trop réservé que la meilleure comme la plus adroite des politiques est la politique de sincérité et de franchise.

THEATRES

GRAND-THÉÂTRE. — Cette fois c'est bien fini : l'impressionnisme Senterre a vécu. Le 30 avril a mis un terme à l'indigne exploitation de notre première scène que nous devions, ne l'oublions pas, aux agissements fustojés de MM. Ducros et d'Herblay.

En quittant Lyon, et en emportant une portion des cinq cent vingt mille francs qu'il a soustraits de notre caisse municipale, en deux saisons, M. Senterre peut se flatter d'avoir réalisé une impossibilité, grâce à une administration trop débonnaire, celle d'avoir dépassé la plus détestable direction qu'on aurait pu rêver et d'avoir donné zéro en plaisirs artistiques contre plus d'un demi-million en espèces.

Les soirées d'adieux des artistes ont été très-froides. Nous avons bien vu tomber aux pieds de la plupart des sujets les couronnes obligatoires, c'est-à-dire, les souvenirs forcés que laissent les sociétés musicales aux chanteurs et chanteuses ayant prêté leur concours à des concerts. Quelques bouquets, témoignages affectueux, ont également embaumé quelques personnes. Mais en dehors de ces offrandes banales, accueillies avec plus ou moins d'enthousiasme par les spectateurs, le vrai public n'a fêté sincèrement que MM. Isaac et Galli et a montré à ces deux seules artistes le regret qu'il éprouvait de se séparer d'elles, et l'estime qu'il faisait de leur talent.

Quant à M. Momas, auquel l'orchestre a offert une couronne et une coupe, la salle entière s'est jointe à l'ovation qu'il a reçue de ses musiciens.

Dès le 30 avril, les affiches annonçant les représentations de M. Agar et la prochaine féerie *la Biche au Bois*, portaient le nom de M. Aimé Gros. Si d'une part, la besogne de notre nouveau directeur n'est pas mince, pour nettoyer les étables d'Augias, désinfecter le Grand-Théâtre, réorganiser tous les services et relever le niveau artistique tombé si bas, d'autre part, arrivant après M. Senterre, il lui sera facile de conquérir vite les bonnes grâces du public, qui lui tiendra compte de ses moindres efforts et lui saura gré de son zèle à le satisfaire.

M. Aimé Gros a déjà un gros atout dans son jeu ; la sympathie de la population à son égard. Nous souhaitons que sa bonne volonté et une chance heureuse lui fassent gagner la partie dans laquelle il est engagé.

Pendant que le Grand-Théâtre éléait sa saison, la *Fanfare Lyonnaise* inaugurait, mardi dernier, les nouveaux salons de son cercle, par une soirée-concert à laquelle elle avait convié un très-grand nombre d'amateurs de notre ville.

La gracieuse hospitalité de la Fanfare avait d'autant plus de prix que ses invités ont assisté à un concert qui réunissait une part notable de l'élite de nos artistes.

Quand nous aurons cité MM. Luigini fils, Lapret, Fargues, Nauwelaers, Lausset, Angelo del Vesco, etc., pour la partie instrumentale ; MM. Galli, Leavington, Montoya ; MM. Comte, Dieu, Massy, pour la partie vocale, on comprendra aisément l'attrait de cette soirée.

Un duo pour violons par MM. Luigini et Lapret ; un autre duo pour hautbois et flûte, par MM. Fargues et Nauwelaers, ont été particulièrement applaudis, sans oublier une fantaisie pour clarinette exécutée par M. X..., un officier amateur.

M. Galli, qui a prodigué sa jolie voix et son charmant talent ; MM. Leavington et Montoya ont obtenu un succès des plus vifs.

Pour la première fois, nous avons eu le plaisir d'entendre notre future basse du Grand-Théâtre, M. Michel Dieu, dont l'organe nous a semblé posséder des qualités appréciables pour son emploi, la justesse et le timbre.

Enfin, la *Fanfare Lyonnaise* n'a oublié qu'une chose : c'est de se faire applaudir par ses invités. Recevant chez elle, sa modeste l'en a emporté.

G. LAURENT.

Pour les articles non signés, l'administrateur-gérant,

A. ALRICY.

Agée. — Imprimerie LAMARCA, A. ALRICY, successeur.

